Le philosophe et le monde d'aujourd'hui

Autor(en): **Brunner, Fernand**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **22 (1972)**

Heft 1

PDF erstellt am: **27.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-380983

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LE PHILOSOPHE ET LE MONDE D'AUJOURD'HUI

Les réflexions suivantes me sont suggérées par la discussion de Rolle, telle que le N° VI/1971 de notre Revue la rapporte. Dans sa réponse écrite à mon intervention du 6 juin, le conférencier, M. Stucki, s'attribue des propos qu'il n'a pas tenus oralement et auxquels je n'ai donc pu répliquer. C'est ma réplique à sa réponse écrite qu'on trouvera ici.

Quand j'objecte à M. Stucki qu'il se fait une idée caricaturale de certaines philosophies en ignorant délibérément leur dimension existentielle, il déclare que je vénère le passé et que je n'assume pas les tâches du présent. Cette réponse ne porte pas sur l'objection et la caricature continue.

Je refuse l'historicité de la philosophie, au sens où l'entend M. Stucki, précisément parce qu'à mes yeux elle ne suffit pas à éclairer l'expérience humaine et les tâches présentes. La lucidité n'allant jamais de pair avec la complaisance, un recul critique est nécessaire à celui qui veut savoir qui nous sommes et ce que nous devons faire. Se plonger dans le flux du temps pour ne prendre au sérieux dans l'histoire que l'instant qui nous entraîne, dans l'espace où l'on est, c'est priver son intelligence d'une dimension de comparaison et de réflexion. C'est se priver de connaître l'étendue de l'expérience humaine et la situation dans laquelle nous nous trouvons : qui n'est jamais sorti de son village ne connaît pas son village. Le propre du philosophe n'est pas d'entériner les événements culturels qui l'entourent, mais de prendre à leur égard assez de distance pour se demander ce qu'ils sont et ce qu'ils valent.

Il ne viendra à personne l'idée de nier que la science et la technique font partie de notre situation ; mais que signifie l'affirmation qu'elles en constituent une donnée « primordiale » ? Si l'on entend par là que nous ne pouvons faire autrement que de penser dans les catégories de la science et de la technique, nous nous demanderons vraiment ce qui reste de philosophie et de pensée tout court dans

cette attitude non critique d'acceptation du fait culturel. Nous voyons tous la science et la technique autour de nous ; mais quelques-uns se demandent ce qu'il faut en penser. Nous constatons tous l'obsession du temps et de l'histoire qui habite nos consciences, mais beaucoup voudraient savoir si ce phénomène représente l'expérience humaine tout entière et sa meilleure part.

Cette mise en question de la situation est le commencement de la pensée, de la liberté et de l'action. Mais il faut en ce début défier la fascination des idoles, et c'est à cela que l'étude du passé et des autres civilisations peut nous aider puissamment, à condition de ne pas chercher dans les autres l'impression qu'ils font sur nous, mais leur altérité même. Ainsi entreprend-on de corriger la myopie et l'étroitesse de la conscience temporelle native, pour éclairer et élargir l'expérience. Si je refuse de réduire la pensée à la forme qu'elle a, ou croit avoir, au moment de l'histoire que nous vivons, c'est afin que ce décrochage permette un retour critique.

Pour « engager le dialogue » avec son temps — formule usée jusqu'à la corde — il faut faire autre chose que de répéter son temps. Sinon, c'est « monologue » qu'il convient de dire. Il y a quelque temps, à l'étranger, comme je demandais à un champion de l'herméneutique, auteur de remarquables travaux, ce qu'il pensait d'une certaine thèse, il me répondit qu'il ne savait pas ce qu'*on* en pensait aujourd'hui. Ce qui signifiait que ce remarquable auteur, à force de dialoguer avec son temps et de parler à sa suite, monologuait avec lui et ne pensait rien par lui-même de la question.

Chez ceux qui s'enferment dans « notre » temps ou « notre » civilisation, qui déclarent qu'il est impossible « aujourd'hui » de penser ceci ou cela, je dénonce non seulement une démission de la réflexion critique, mais encore une illusion fondamentale. Ils parlent de leur temps comme s'il était doué d'une nature ou d'une essence — curieuse revanche de l'essentialisme anhistorique — comme si l'auditoire était uniforme et comme s'il n'y avait rien d'autre dans l'aujourd'hui que ce qu'ils ont décidé d'y voir. Quand on leur dit que l'aujourd'hui est plus riche qu'ils ne l'affirment, ils répondent comme s'ils n'avaient pas entendu. Ils cèdent ainsi à la tendance, que la pensée exacte refuse, à réaliser les abstractions. La notion générale se substitue chez eux à la réalité concrète dont la diversité irréductible est considérée comme négligeable. Sur ce nouveau lit de Procuste, on coupe ce qui dépasse.

Il y a autre chose encore dans cette attitude partiale que le goût pour la simplification et l'abus de l'idée générale. Il y a ce résidu d'hégélianisme selon lequel chaque époque a sa nature en vertu d'une nécessité logique et spéculative, ou simplement parce qu'on pose en fait que la pensée se confond toujours avec la forme qu'elle prend à

chaque époque de l'histoire. Il n'est pas superflu de souligner que cette attitude d'esprit, assez répandue chez les théologiens et les philosophes, est une des figures que prend de nos jours le sommeil dogmatique, puisqu'elle revient à assumer ce qui est comme s'il devait être. La situation de la civilisation n'est pas telle aujourd'hui qu'on puisse penser que les théologies et les philosophies qui lui sont liées soient les meilleures possible. Je ne dirai pas que c'est le contraire qu'il faille penser d'elles, mais je laisse la question ouverte. Et ce n'est pas parce que beaucoup de gens croient ceci ou cela que c'est ceci ou cela qu'il convient de croire. Même si la majorité pense ceci ou cela, quelle preuve y verra-t-on ? Il est plaisant d'observer comment tant de gens que l'historicisme attache au moment présent vivent en réalité de philosophies du XIXe siècle. En tout cas, ceux qui ont eu quelque chose à dire à leur temps ont, à toute époque, refusé de penser que ce qui était là en fait y était en droit et qu'ils dussent épouser la situation culturelle primordiale dans laquelle ils se trouvaient.

De toutes façons, on n'absolutise les faits qu'en les simplifiant d'une manière abusive. Chacun sait qu'il y a de nos jours en Occident des mouvements d'insatisfaction profonde qui mettent en question toutes les formes de notre civilisation, et en particulier celles que vénère M. Stucki. L'attachement à la science et à la technique, l'obsession du temps et de l'histoire, sont ressentis par beaucoup comme autant de contingences historiques et, quand elles prétendent s'imposer comme nécessaires, comme autant de mystifications. Que valent ces mouvements ? Il y a en eux à retenir et à laisser. Mais pour comprendre, éclairer et juger les modes nouvelles, il ne faut pas se rattacher aux modes précédentes. Le sort de l'historiciste sera toujours d'être rejeté bientôt dans le passé, hors de l'époque dont il a trop bien fixé la nature. Après avoir connu l'assurance que lui avait donnée le sentiment de penser comme tout le monde, il s'apercevra qu'il ne pense plus comme personne.

Dans mon intervention du 6 juin, j'avais signalé que la condamnation des philosophies spéculatives n'était pas sans danger pour la théologie qui se trouvait alors sans défense contre les conceptions quelque peu enfantines de la relation entre l'homme et Dieu, qu'on rencontre parfois. Sans compter que l'utilisation des notions de « message », d'« interpellation », etc., qui appartiennent à la pensée mythique, se trouve en contradiction avec le rejet des mythes proclamé par certains théologiens au nom de la mentalité scientifique et technicienne.

Je ne sais si cette observation a embarrassé ou choqué M. Stucki. Toujours est-il qu'il n'y a pas répondu oralement et qu'il a pris soin, dans les propos qu'il s'attribue, d'élever ici un nuage de fumée en

me chargeant des péchés de l'enfer — la désinvolture et l'ignorance — ce qui le dispensait, à ses yeux, de répondre sur le fond. Ce procédé de rhétorique s'appelle l'*ignoratio elenchi* et figure dans la liste aristotélicienne des sophismes. Il relève d'une méthode intellectuelle en usage dans les milieux où l'on cherche à agir sur les volontés plutôt qu'à éclairer les intelligences. A lire certaines des réponses que M. Stucki a jugé bon de rédiger pour cette discussion de Rolle, on se croirait dans un débat électoral. C'est un ton qui jusqu'ici n'avait pas cours parmi nous.

Fidèle à la stratégie de la fumée, M. Stucki s'abrite ensuite derrière « les remarquables travaux de la théologie protestante contemporaine ». Cet artifice rappelle étrangement l'argument d'autorité dont on usait dans un passé qu'on croyait dépassé, et je crains que nous soyons en présence ici encore d'une simplification systématique. Il y a assurément *des* théologies protestantes contemporaines ; j'ignore l'existence de *la* théologie protestante contemporaine. M. Stucki sans doute remplit ce concept non pas de la seule théologie qu'il connaît, mais de la seule théologie qu'il a choisie. J'en sais qui ont fait d'autres choix et j'en sais encore qui attendent l'apparition d'un théologien philosophe qui, au lieu de répéter son époque, lui apportera quelque chose de nouveau et fera sortir le christianisme des ornières culturelles où il s'enlise.

FERNAND BRUNNER.